

ANDREA MARIA
SCHENKEL

LE BRACELET

ROMAN TRADUIT DE L'ALLEMAND
PAR STÉPHANIE LUX

ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

LA FERME DU CRIME, Actes Sud, 2008 ; Babel noir n° 25.
UN TUEUR À MUNICH, Actes Sud, 2009 ; Babel noir n° 129.
BUNKER, Actes Sud, 2010.
FINSTERAU, Actes Sud, 2015.

Titre original :
Als die Liebe endlich war
© Hoffmann und Campe Verlag GmbH, Hambourg, 2016
Cet ouvrage a été proposé à l'éditeur français par l'agence
EDITIO DIALOG, Michael Wenzel, Lille.

Photographie de couverture : © Richard Tuschman / Millennium Images, UK
© ACTES SUD, 2018
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-10098-8

ANDREA MARIA SCHENKEL

Le bracelet

roman traduit de l'allemand
par Stéphanie Lux

ACTES SUD

à la mémoire de Trixi Wachsner

Il avait trouvé la jeune femme devant sa porte le jour de Noël 1943. Comme le petit chat qui s'était réfugié sur le seuil quelques années auparavant. Au début, il n'avait pas prêté attention au chaton. Il allait sûrement repartir. Mais contre toute attente, il était resté, et la neige elle-même n'avait pu le chasser, que le ciel hivernal d'un blanc laiteux déversait pourtant, après les premiers flocons épars, en un flot qui n'avait cessé de s'intensifier. Le chaton s'était recroquevillé dans l'encadrement de la porte, devenant presque invisible : on ne distinguait plus qu'une petite boule blanche blottie dans un coin.

Le chat lui avait fait pitié, il n'avait pas eu le cœur de le chasser. Il avait ouvert la porte, l'avait laissé entrer, l'avait nourri, lui avait permis de rester.

La jeune femme, elle, il l'avait vue venir de loin, en faisant rentrer le chien. Il avait d'abord cru que c'était une de ces troqueuses de la ville, que la misère poussait vers les campagnes en ce cinquième hiver de la guerre.

Mais ces gens-là étaient d'ordinaire lourdement chargés, leurs sacs à dos débordant de tous les biens dont ils pouvaient se résoudre à se séparer. Ils échangeaient la montre en or du grand-père, la broche de

la grand-mère ou un tableau de famille contre trois œufs, un morceau de beurre, un peu de lait ou de jambon. Ses voisins n'étaient pas les derniers à jouer au jeu du troc, ces derniers temps. Lui avait mal au cœur quand il les voyait arriver. Parfois, il leur donnait un œuf ou une pomme sans rien prendre en échange. Il avait suffisamment à manger, la guerre n'était pas encore arrivée jusqu'à lui, et puis à son âge, il était plus vite rassasié.

La jeune femme ne portait qu'un baluchon sur l'épaule et une petite valise à la main.

Elle était arrivée à hauteur de la maison tandis qu'il se dirigeait vers la grange. Elle lui avait demandé si elle pouvait se reposer un instant sur le banc. Ça ne le dérangeait pas. Un peu plus tard, alors que la nuit commençait à tomber, il était ressorti chercher quelques bûches, et elle était toujours là. Elle semblait frigorifiée.

— Il gèle. Tu veux entrer ?

— Je peux ?

Il avait hoché la tête.

Il lui avait approché une chaise du poêle pour qu'elle puisse se réchauffer. Elle avait posé son baluchon et sa petite valise à côté d'elle, s'était assise et avait frotté ses mains glacées. Il n'avait pas fait spécialement attention à elle, avait préparé la soupe sans un mot, avant de poser la gamelle sur la table et de lui faire signe d'approcher. Il lui avait donné une cuillère et un quignon de pain.

— Mange.

Ils avaient partagé la soupe à même la gamelle posée au milieu de la table. Elle engloutissait avidement chaque cuillerée.

— Qu'est-ce que tu viens faire par ici ?

— Je cherche un gagne-pain.

— Si tu veux, tu peux rester ici le temps de chercher. J'ai pas vraiment de quoi te payer, mais tu seras nourrie et logée.

Elle était restée. Il lui avait donné la petite chambre de l'ancien valet de ferme.

Les premiers jours, le chien grondait, il se réfugiait sous la table quand elle passait près de lui. Et puis, il s'était habitué à sa présence, comme il l'avait fait avec le chat. Ses papiers étaient en règle, elle avait son livret de travail, et tout. Enfin, lui se fichait plutôt de ces choses-là. Aux voisins trop curieux, il l'avait présentée comme une parente de sa défunte femme. Son immeuble avait été détruit par un bombardement. À Munich. Alors, elle était venue ici. Il avait bonne réputation, les gens l'avaient cru, et ils avaient fini par s'habituer à elle, comme le chien. La fin de la guerre était arrivée, et elle était restée.

Et puis, à l'été 1946, elle avait rassemblé ses affaires.

— Tu t'en vas ? lui avait-il demandé.

— Oui.

À quelque distance de la maison, elle s'était retournée, lui avait fait signe de la main et avait crié : "Merci pour tout ! Dieu te le rendra !" avant de disparaître.

Elle était sortie de sa vie comme elle y était entrée. Et de même qu'on oublie la chaleur de l'été lorsque les arbres prennent leurs couleurs d'automne et que les araignées se laissent porter par le vent au bout de leur fil, aussitôt que les feuilles mortes s'étaient mises à tourbillonner sous l'effet des premières tempêtes, il l'avait oubliée.

RATISBONNE-SHANGHAI

(mars-mai 1938)

I

LE NOYÉ

L'homme était entré dans le fleuve à la faveur de l'obscurité. Ses vêtements gorgés d'eau l'avaient entraîné vers le fond sans qu'il y oppose aucune résistance, et la mort était arrivée, rapide et silencieuse. Les eaux du Danube s'étaient montrées clémentes avec lui, l'enlaçant tendrement et l'emmenant avec elles vers la ville. Un peu plus loin, enserrées par les quais, elles avaient pris de la vitesse pour se précipiter sur les piles du pont. Qui, fendant le courant, voulaient contraindre les masses d'eau, et le mort avec elles, à le franchir. Emporté par un courant de plus en plus rapide, le corps avait fini par rester accroché quelque part et le voyage avait connu une fin abrupte.

Le lendemain matin, en ouvrant la fenêtre de sa chambre, Erna Gradl ne remarqua tout d'abord rien d'anormal. Son appartement donnait sur le fleuve et la vieille ville. Les clochers de la cathédrale et les pignons des demeures bourgeoises chatoyaient dans le soleil levant. C'est en plaçant l'édredon sur le bord de la fenêtre pour l'aérer qu'elle aperçut un bras qui sortait de l'eau, ballotté par le courant, comme si le mort lui adressait un dernier adieu, à elle et aux gens sur la rive. Erna Gradl enfila à la

hâte sa veste et ses chaussures, dévala les escaliers et se précipita vers le Danube. Une foule de badauds se pressait déjà sur le pont. Poussés par la même curiosité qu'elle, ils fixaient le fleuve en contrebas.

Carl et Ida avaient eux aussi couru vers le pont, réussissant presque à se faufiler entre les rangs des adultes pour voir le noyé, mais Grete Schwarz, rattrapant ses enfants juste à temps, les avait emmenés sans ménagement.

Carl pensa au mort toute la journée. Il se demandait comment c'était, de se noyer, mais surtout à quoi ressemblait le fond du fleuve, ici, dans cette section limoneuse du Danube, qui abritait des poissons-chats avec des gueules si énormes qu'ils pouvaient aisément engloutir un chien ou un porcelet. Il avait entendu dire que ces poissons-là pouvaient vivre deux cents ans. C'est un des pêcheurs de la Wöhrdstraße qui lui avait dit ça, l'automne dernier, alors que Carl le regardait sortir un de ces monstres de sa barque. Il avait toutes les peines du monde à porter sa prise, tellement le poisson-chat était gros, et un autre pêcheur avait dû venir à la rescousse. Lorsqu'ils avaient enfin réussi à le hisser sur le quai, Carl avait examiné la bête de près. Son corps était informe, d'un noir bleuté, et il avait une tête énorme. Le poisson-chat ouvrait ses grosses lèvres boursouflées entourées de moustaches, essayant désespérément de respirer.

— À ton avis, il s'est jeté à l'eau ou il est tombé ?

— Qui ?

Ida l'avait tiré si brusquement de ses rêveries que Carl ne savait pas de quoi elle parlait.

— Eh bien, le mort. Le noyé, celui qui s'est pris dans une des piles du pont.

— Aucune idée.

Il valait mieux ne pas manifester un trop grand intérêt pour cette histoire. Sinon Ida n'arrêterait plus de parler, et il préférait suivre tranquillement le cours de ses propres pensées.

Ils étaient assis sur le quai, les jambes ballantes au-dessus des eaux boueuses et rapides du Danube. Leur mère leur avait dit de les attendre ici, en face de la maison *An der Hundsumkehr.* Carl regardait loin devant lui, vers l'autre rive. En plissant les yeux, il avait l'impression que le Danube coulait dans deux directions à la fois. Un peu plus loin en aval, les flots se frayaient un passage entre les piles du Steinerne Brücke. Carl se demandait si l'homme avait épuisé ses forces en se débattant dans le maelström. Depuis le Steinerne Brücke, on voyait bien les tourbillons d'eau et l'écume blanchâtre qui dansait à leur surface. Carl était persuadé que l'eau attirait tous ceux qui se penchaient pour la regarder. Il s'imagina sauter du pont et disparaître dans les profondeurs. Il sentait presque la force du courant essayant de l'emporter par le fond. Son père lui avait expliqué que s'il se retrouvait pris dans un tourbillon, il devait rester immobile, et ne surtout pas se débattre. "Tu dois te laisser emporter jusqu'au fond. Alors seulement tu auras une chance de t'en sortir. Si tu te débats, tu es perdu. L'eau est plus forte que toi, elle aura vite fait de t'épuiser."

— Erika dit que c'est vraiment horrible à voir, les noyés. Qu'ils sont tout gonflés, avec la peau toute fripée, comme quand on est resté trop longtemps dans le bain.

"Et voilà", se dit Carl : Ida se lançait dans ses bavardages sans fin.

— Elle sait de quoi elle parle. Elle habite pratiquement au cimetière.

Erika était l'amie d'Ida. Son père avait une fabrique de cercueils à Reinhausen, juste à côté de la maison de leurs grands-parents. Quand les enfants y étaient en visite, les deux filles étaient inséparables.

Carl détestait Erika depuis ce jour de l'été dernier où, faisant sortir le bouc de son petit réduit au fond du jardin, elle l'avait lancé à sa poursuite.

— Tu savais qu'à la morgue on attache une ficelle aux orteils des morts ? Comme ça, s'il y en a un qui se réveille, une cloche sonne dans la maison du gardien du cimetière. S'il n'est pas vraiment mort et finit par se réveiller, le moindre mouvement suffit, dit Ida en remuant le bout des doigts pour illustrer son propos. Ça doit être terrible d'être couché vivant dans un cercueil, sans personne pour t'entendre, réfléchit-elle à haute voix. Erika m'a dit qu'autrefois on pouvait payer pour se faire transpercer le cœur, comme ça, on était sûr d'être bien mort.

— Non mais quel ramassis d'âneries, commenta Carl, qui ramassa un petit caillou et le jeta dans l'eau.

— Pas du tout, rétorqua Ida. Erika et moi, on a décidé que la prochaine fois qu'on serait chez les grands-parents, on irait dans le cimetière un soir. Le mieux, c'est d'y aller à minuit, il paraît qu'on y voit les esprits des faux morts errer entre les tombes comme des feux follets. Tu viendras avec nous ?

Avec la pointe d'un petit bâton, Carl dessinait à présent des cercles dans le sable accumulé sur le quai.

— T'es pas cap, pas vrai ?

Ida se pencha en avant, ses jambes se balançant dans le vide, ses bas de laine tirebouchonnant sur ses chevilles.

— N'importe quoi. Fais plutôt attention, parce que tu vas tomber, si tu continues à te pencher comme ça.

— Ne t'inquiète pas pour moi, répliqua Ida, en levant les yeux vers Carl. T'es pas cap, tu as peur. Peur des esprits des morts.

Carl ramassa un nouveau caillou et se remit à contempler le fleuve.

— Elle raconte vraiment n'importe quoi, ton Erika.

Il s'efforçait d'avoir l'air parfaitement indifférent ; il savait que plus il montrerait son agacement, plus sa sœur l'asticoterait. Il serra le caillou dans sa main.

— C'est une petite maligne, ta copine, elle sait toujours tout mieux que tout le monde, reprit Carl et, ramenant son bras en arrière, il envoya son caillou le plus loin possible dans l'eau. Comme si elle était déjà allée au cimetière en pleine nuit.

— Bien sûr, puisqu'elle me l'a dit.

— Tu crois vraiment tout ce qu'on te raconte, Ida. C'est des âneries, tout ça.

— C'est pas vrai, elle m'a dit que si je voulais, elle me montrerait les esprits au cimetière.

Carl regarda autour de lui, à la recherche d'un caillou plus gros. N'en trouvant pas, il se leva et longea le quai sur quelques mètres. À cet endroit, le sol était encore recouvert d'une couche de limons datant de la dernière crue. Sa sœur continuait à parler de son amie et des morts-vivants qui hantaient soi-disant le cimetière. Carl s'efforçait de ne pas l'écouter, de se concentrer sur sa recherche.

— Erika a dit que si j'arrivais à sortir de la maison en douce pendant la nuit, elle m'emmènerait au cimetière. Tu pourras venir avec nous, si tu veux.

Carl crut apercevoir une pièce de monnaie dans le sable mêlé de gravier.

— Comme si grand-mère n'allait pas se rendre compte que tu sors de la maison en pleine nuit.

Carl se pencha et ramassa bel et bien une pièce.

— Qu'est-ce que t'as trouvé ?

Carl se hâta de faire disparaître sa trouvaille dans la poche de sa veste.

— Rien.

— Menteur, tu viens de ramasser quelque chose et de le mettre dans ta poche.

Ida se leva d'un bond et courut rejoindre son frère.

— Allez, montre-moi ce que tu as trouvé. S'il te plaît.

Carl hésita, puis sortit la pièce de sa poche.

— Une pièce de monnaie ! Mais il faut la nettoyer, elle est toute sale. Attends.

Elle sortit son mouchoir de la poche de sa veste.

— Donne.

Carl lui tendit la pièce. Ida la prit, cracha dessus et se mit à la frotter avec son mouchoir.

— Une pièce de dix ! Je te la rends si on s'en sert pour acheter des bonbons.

Ida referma la main sur la pièce et la cacha dans son dos.

— Rends-la-moi.

Carl attrapa sa sœur par le poignet et, de l'autre main, essaya de lui faire lâcher prise.

— Aïe, tu me fais mal ! Si on partage, je te la rends, sinon je dirai tout à maman.

Carl lâcha sa sœur, qui ouvrit la main. Il reprit la pièce de dix pfennigs et se hâta de la fourrer dans sa poche avant qu'Ida change d'avis.

— Mais tu partageras ! Car on ne peut pas garder ce qui ne nous appartient pas.

Un instant plus tard, leur mère sortait de l'immeuble et venait les chercher. Elle avait l'air épuisée.

— Venez, les enfants, on rentre.

Pendant tout le trajet, Carl joua avec la pièce dans la poche de sa veste. Il la frottait entre ses doigts. Quelle sensation agréable. C'est lui qui l'avait trouvée, cette pièce. Dix pfennigs. Un trésor, une petite fortune ! Un sachet entier de sucreries. Pourquoi devrait-il partager avec sa sœur ? Juste avant le Hengstenbergbrücke, il finit par sortir la pièce et se mit à la jeter en l'air, de façon qu'Ida le voie faire. Mais pas trop haut, il voulait être sûr de rattraper la pièce avant sa sœur. Ida, à côté de lui, affichait un air dubitatif. Leur mère marchait plusieurs mètres devant eux et ne se retournait que pour exhorter ses enfants, d'un regard sévère, à se dépêcher un peu. Carl prit la pièce de dix pfennigs entre le pouce et l'index. Il lui laissa juste assez de jeu pour qu'elle roule sur le parapet entre ses doigts sans qu'elle lui échappe. Il dut accélérer le pas. La pièce roulait et roulait entre son pouce et son index, faisant fi des irrégularités du parapet. Elle dansait entre ses doigts. Il jeta un regard triomphant à Ida. De plus en plus audacieux, il accéléra encore, courant presque, la pièce au bout des doigts. C'est alors qu'il trébucha, et la pièce lui échappa, continuant à rouler toute seule sur le parapet ; lentement, comme au ralenti, il suivit sa course jusqu'à ce qu'elle vienne heurter un bec de gaz fixé sur le pont. Elle rebondit contre le poteau, franchit le parapet et plongea dans le fleuve. Carl tenta de la rattraper, mais sa main se referma par deux fois sur le vide, et il s'étala de tout son long.

— Je te l'avais dit, on ne peut pas garder ce qui ne nous appartient pas.

Ida s'était plantée en face de lui, un sourire aux lèvres.

— Maintenant, c'est le mort qui l'a, ce sera son droit de passage pour l'au-delà.

— Toi et tes âneries.

Carl se releva et épousseta son pantalon d'un geste rageur. Il était sur le point d'envoyer une bourrade à Ida, mais s'abstint car leur mère se retournait justement vers eux, les pressant une nouvelle fois d'avancer plus vite.

Lorsqu'ils arrivèrent à la maison, la voisine, Mme Gradl, les attendait dans l'escalier.

— Madame Schwarz, je suis bien contente de vous voir. Vous avez une minute ? Entrez donc.

D'un geste affairé, elle les invita à entrer chez elle.

— J'ai quelque chose pour les enfants.

Sur la table de la cuisine les attendait un petit agneau pascal bien dodu, saupoudré de sucre glace.

— Pour Carl et Ida. Je l'ai fait tout exprès, annonça la voisine, non sans fierté. Asseyez-vous donc.

Sans attendre leur réponse, elle tira trois chaises et alla chercher des assiettes dans le buffet.

— Vous prendrez bien une tasse de café ? J'ai déjà mis l'eau à chauffer.

— Maman, regarde, l'agneau, il a des boucles, et un drapeau vert avec une croix dorée dessus, s'exclama Ida, en montrant le gâteau du doigt.

— C'est un quatre-quarts. Il est si léger qu'il fond dans la bouche, dit la vieille dame en le coupant en plusieurs parts. Asseyez-vous donc, madame Schwarz.

Grete hésita un instant, puis s'assit.

— C'est vraiment gentil à vous, madame Gradl, il ne fallait pas.

— Allons, allons.

La vieille dame balaya cette objection d'un geste et posa une part sur une assiette qu'elle tendit à Ida.

— Tiens, mange.

Ida prit le gâteau dans sa main et croqua. Des miettes tombèrent sur son assiette, sur la table, sur sa veste.

— Ida, attention. Mange bien au-dessus de ton assiette, dit Grete en rapprochant celle-ci de sa fille.

— Bah, laissez, ça ne fait rien, un coup de chiffon et on n'en parlera plus. Attendez, je vais verser l'eau du café, vous en prendrez bien une tasse ? Je suis à vous tout de suite.

Mme Gradl se précipita vers le fourneau.

— Vous êtes au courant ? reprit-elle aussitôt. Le mort, c'est le vieux Friesinger, dit-elle en versant une louche d'eau bouillante sur le café en poudre. Celui de la quincaillerie. Il s'est jeté à l'eau. C'est terrible, non ?

Et, baissant un peu la voix, elle poursuivit :

— Les gens disent qu'il s'est suicidé parce qu'il a dû laisser son magasin. Le nouveau propriétaire voulait bien l'embaucher, mais c'est lui qui n'a pas voulu. Apparemment, il était trop fier, on peut comprendre que ça ne soit pas facile, mais comme je le dis toujours, il faut savoir prendre sur soi, ravaler sa fierté. C'est comme ça maintenant, avec les nouvelles lois et la germanisation.

Grete Schwarz, les lèvres serrées, se leva brusquement.

— Je crois qu'il est temps de nous en aller. Merci pour le gâteau, madame Gradl, mais nous devons partir. Venez, les enfants.

— Vous ne voulez pas une petite tasse de café ? Il sera prêt dans une minute !

— Non, c'est vraiment très gentil, mais il faut que je rentre. Viens, Ida, viens.

Grete prit ses enfants par la main et les entraîna hors de l'appartement. La vieille dame, sur leurs talons, insistait.

— Vous êtes sûre que vous n'avez pas le temps ? Bon, eh bien, peut-être une autre fois, alors, mais attendez, l'agneau, les enfants peuvent l'emporter, ils se sont tellement régalés.

Et elle disparut à l'intérieur avant que Grete ait le temps de protester. Ida et Carl attendirent devant la porte ouverte, tandis que Grete cherchait sa clé dans son sac. Erna Gradl revint, une assiette à la main.

— Tiens, Ida, tu peux la tenir ? Regarde, ton frère n'a qu'à le faire, comme ça tu pourras finir de manger tranquillement. Tu vois ce drapeau ? C'est le symbole de la résurrection de notre seigneur Jésus-Christ, il a été crucifié par les Juifs.

Mme Gradl lança un regard en biais à Grete.

— Enfin, je n'aurais peut-être pas dû dire ça ? Votre mari est juif, lui aussi, poursuivit la vieille dame.

Grete prit l'assiette des mains de Carl et l'écarta.

— Je sais parfaitement qui était Jésus-Christ, je suis née dans une famille catholique, madame Gradl. Quant à mon mari, il est baptisé.

Sur ce, elle rendit l'assiette à la voisine.

— Je sais que ça partait d'un bon sentiment. Merci.

Puis elle ouvrit la porte de leur appartement et poussa les enfants à l'intérieur.

— Allez, les enfants.

La vieille dame, désemparée, restait sur le palier.

— Mais alors votre mari n'est qu'un Juif converti, et monsieur le curé a dit qu'eux aussi ont crucifié notre Seigneur.

Leur lampe de chevet était éteinte depuis longtemps, mais Ida ne dormait toujours pas. Un rayon de lune entrait par la fenêtre.

— Carl, tu dors ?

— Non, mais presque.

Ida se redressa et se tourna vers son frère.

— Dommage que tu n'aies pas goûté l'agneau. Il était délicieux. Les blancs en neige des boucles étaient tout fondants. J'en mangerais bien encore une part.

— Je l'aime pas, cette Gradl. C'est une vieille sorcière. Elle passe toutes ses journées derrière ses rideaux à observer ce que les gens font, répondit Carl à voix basse.

— Moi non plus, je l'aime pas. Mais j'aime ses gâteaux.

Il y eut un silence, puis Ida chuchota :

— Je peux venir dans ton lit ? J'arrive pas à dormir.

— D'accord, viens, mais si tu me voles la couverture, tu retournes dans le tien.

— Je peux emmener Berta ?

— Oui.

Ida prit sa poupée sous le bras et se glissa dans le lit de son frère.

— Tu peux te pousser un peu ?

Carl soupira, mais lui fit une petite place.

— Bonne nuit, Ida.

Il se tourna vers le mur, et tous deux s'endormirent aussitôt.

Georg Schlattner avait garé sa voiture loin de tout réverbère, et c'est seulement au bout rougeoyant de sa cigarette qu'on devinait que quelqu'un était assis au volant. Il attendit un bon moment avant de descendre. Enfin, le col relevé, le chapeau enfoncé sur son visage, il traversa la rue et se dirigea vers l'immeuble. La porte n'était pas fermée. Il jeta un dernier coup d'œil alentour, puis monta dans le noir jusqu'au premier étage. Arrivé devant la porte de l'appartement, il hésita un instant, puis finit par tourner le bouton de la sonnette.

Grete Schwarz vint lui ouvrir.

— Schorsch, qu'est-ce que tu fais là si tard ? Il est arrivé quelque chose ?

Schlattner la salua et se faufila à l'intérieur de l'appartement, ce qui laissa Grete perplexe.

— Ferme vite, pas besoin qu'on me voie ici. Il faut que je vous parle.

— On allait se coucher, je vais dire à Erwin de se rhabiller.

— Pas la peine, Gretel, je ne vais pas rester longtemps.

Grete alla frapper à la porte de la chambre.

— Erwin, viens vite, c'est Schorsch.

Erwin Schwarz parut étonné de trouver Georg Schlattner dans l'entrée à côté de sa femme.

— Salut Erwin. Il faut que je vous parle de quelque chose, mais pas ici.

Erwin hocha la tête.

— Viens dans la cuisine.

D'une main, il invita le visiteur à entrer.

— Qu'est-ce qui t'amène à une heure pareille ?

Les deux hommes se connaissaient depuis l'enfance. Ils avaient fréquenté la même école, puis le nouveau lycée. Tandis qu'Erwin commençait des études de médecine à Erlangen, Georg Schlattner avait fait quelques semestres de droit avant de s'engager dans la police. Puis leurs chemins s'étaient recroisés : Schlattner avait été l'assistant du vieux Haubner, le père de Grete, jusqu'à sa retraite. Il y a cinq ans, Gustav Haubner, commissaire principal de la brigade criminelle, distingué par tous les honneurs de la profession, avait été poliment mais instamment prié de faire valoir ses droits à la retraite. Depuis la prise de pouvoir des nationaux-socialistes, on n'avait plus besoin de gens comme lui. Tout comme Otto Hipp, l'ancien maire, Haubner avait à plusieurs reprises critiqué publiquement le NSDAP. Lorsque Hipp avait été forcé d'abandonner son mandat, remplacé par le Dr Otto Schottenheim, membre convaincu du parti, Haubner n'avait plus eu d'autre choix que de partir à la retraite. Son assistant était resté, s'adaptant comme tant d'autres à cette nouvelle époque.

— Schorsch, tu ne veux pas t'asseoir ? demanda Grete en tirant une chaise. Tu préfères qu'on s'installe dans la salle à manger ?

— Non non, ça va.

Georg Schlattner ôta son chapeau et s'assit en gardant sa veste.

— Je… je ne reste pas longtemps.

Schlattner parlait lentement, d'une voix hésitante, comme s'il pesait le moindre de ses mots.

— On a repêché le vieux Friesinger dans le

Danube tout à l'heure… et chez lui, on a retrouvé sa femme et sa fille. Suicide. Dans leur lit, comme si elles dormaient.

— Oh mon Dieu !

Grete, abasourdie, se laissa tomber sur une chaise à côté de son mari.

— Je ne suis pas censé vous le dire.

Schlattner avait les yeux fixés sur son chapeau, qu'il faisait tourner lentement entre ses mains.

— On a trouvé une lettre d'adieu, et puis ça.

Il sortit une enveloppe de la poche intérieure de sa veste et la posa sur la table.

— Friesinger a été aryanisé. L'entreprise et le terrain ont été repris par Hans Hermann, ton vieux camarade du Parti populaire bavarois, le bras droit du maire. Étudiant déjà, il était coriace, mais il est devenu un trafiquant de biens sans scrupules.

Georg Schlattner eut un sourire amer.

— Le suicide de quelques Juifs n'intéresse personne. Erwin, je ne sais pas comment te présenter ça… j'ai beaucoup réfléchi et… je veux que vous preniez cette enveloppe et que vous partiez.

— Je ne comprends pas, qu'est-ce qu'il y a là-dedans ? Partir où ?

Schlattner regarda Erwin dans les yeux pour la première fois depuis qu'il s'était assis.

— Ce sont des passages pour Shanghai. Le vieux Friesinger n'en a plus besoin, maintenant, mais vous, oui.

— Je ne comprends pas où tu veux en venir, Schorsch.

— Erwin, je te connais bien, je connais tes convictions, mais pour la plupart des gens, tu restes un Juif, un parasite à qui personne ne veut avoir affaire.

Qu'est-ce que tu veux. Le simple fait d'être là, chez vous, peut me coûter ma carrière.

— Je crois que tu ferais mieux d'y aller.

Erwin fit mine de se lever, mais Grete posa une main sur son bras.

— Laisse Schorsch finir.

Erwin secoua la tête.

— Je n'ai aucune envie d'entendre ce qu'il a à dire. Ça fait presque quatre cents ans que ma famille vit ici. Dans ce pays.

Pour souligner ses paroles, il frappa deux fois du plat de la main sur la table.

— Il y en a eu, des périodes difficiles. Mais nous ne sommes jamais partis, Gretel, c'est comme ça, tantôt ça va bien, tantôt moins bien.

— Mais cette fois, ce sera pire que tout. Tu repenseras à ce que je te dis aujourd'hui, mais ce sera trop tard, le coupa Schlattner. Regarde-toi, Erwin, tu n'as plus le droit d'exercer normalement, tu n'es plus qu'un "soigneur" pour les autres Juifs, et pendant ce temps-là, ton ancien camarade d'étude et de corporation, le Dr Otto Schottenheim, il est où, hein ? Il te soutient, peut-être ? Pas que je sache !

Georg Schlattner se leva et, s'appuyant des deux mains sur la table, il se pencha vers Erwin avant de poursuivre :

— Il joue les philanthropes pour les citoyens de race pure. Il fait construire un lotissement dans le quartier du Harthof. Un lotissement à son nom. En voilà un qui se fait ériger une sacrée statue de son vivant. Il se pavane en ville dans son uniforme SS comme un coq dans sa basse-cour, et il suffit de tousser de travers pour se faire arrêter par ses sbires. Réveille-toi, Erwin, comment est-ce que ça va finir ?

Schlattner se rassit et rapprocha sa chaise de la table.

— Ça s'est toujours calmé, rétorqua Erwin, buté. Ce sera pareil cette fois. Et même si on voulait partir, où est-ce que tu voudrais qu'on aille ? Sans visa, sans garant ? Ne crois pas que je n'y ai pas réfléchi, moi aussi.

— Ne sois pas si têtu, écoute-moi, dit Schlattner en poussant l'enveloppe vers lui. Vous n'avez pas besoin de visa pour aller là-bas.

Erwin Schwarz secoua la tête.

— Je n'ai aucune envie d'aller chez les Chinois. Qu'est-ce que tu veux que j'aille faire chez les Jaunes ? Ma place est ici, et nulle part ailleurs. Je suis baptisé. Je suis aussi catholique que vous deux. Je n'ai rien à voir avec la religion juive. Si mon père ne s'est pas fait baptiser, c'est à cause de sa famille et de celle de ma mère. Moi, j'ai franchi le pas, j'ai rompu avec ce passé. Je suis catholique, et aussi allemand que vous. Shanghai – non mais tu sais à combien de milliers de kilomètres c'est ? Le climat, la nourriture, les gens, tout est différent, là-bas.

— Erwin, je t'en prie, parle moins fort.

Grete essayait de calmer son mari.

— Ah non, Gretel. Il suffit de lire le journal pour savoir que Shanghai est un véritable cloaque ! Cette ville a le plus fort taux de criminalité au monde, et tu voudrais que j'y emmène mes enfants ? La situation ne sera jamais pire ici qu'elle ne l'est déjà là-bas. La drogue, la prostitution – c'est dans un cadre pareil que tu veux que nos enfants grandissent ? Avec les voleurs, les bandits, les parasites ? C'est ça que tu veux ? Hein, Gretel ? Et de quoi tu vivrais, là-bas ?

— Je veux que nos enfants mènent une vie normale, Erwin. Combien de fois me suis-je déjà fait cracher dessus dans la rue, à ton avis ? Les enfants grandissent, ils comprennent de plus en plus de choses. Je ne veux pas qu'ils soient mis de côté parce qu'on les considère comme des bâtards ! Ça ne te paraît peut-être pas si grave pour le moment, mais ça l'est suffisamment, et ça ne fera qu'empirer. On a besoin de médecins partout dans le monde. Erwin, je t'en supplie, Schorsch a raison.

— Évidemment que j'ai raison. Ceux qui font la pluie et le beau temps aujourd'hui, ça leur est complètement égal que tu te sentes allemand et que tu aies fait partie d'une corporation d'étudiants. Ils se sont inquiétés de ton sort, tes camardes de la Bubenruthia ? Pareil pour monsieur le maire. Et ces messieurs du Parti populaire bavarois, où sont-ils ? Hipp a été forcé de partir, Hermann est membre du NSDAP. Fini le catholicisme conservateur. C'est chacun pour soi, maintenant ; tu peux te faire baptiser dix fois, pour les gens, tu seras toujours un Juif, et Grete ta *shiksa*.

— Erwin, c'est vrai, ce que dit Schorsch. Personne ne nous a aidés jusqu'à présent, ni tes anciens camarades du parti comme Hermann, ni Otto. Ils détournent tous les yeux quand je les croise dans la rue, ils font comme si je n'existais pas.

— Écoute ta femme. Les temps ont changé. Qu'est-ce que tu crois, de nos jours, si tu espères faire carrière, il ne suffit même plus d'être au parti. Il faudrait carrément être dans la SS, et notre cher maire nous montre joyeusement l'exemple. Les gaillards du NSKK sont comme des lions en cage. Tout ce qui les intéresse, c'est de casser de l'opposant. Au

commissariat, c'est chacun pour soi. Et puis on n'est plus trop regardant, parfois les prévenus se tapent la tête contre le mur jusqu'à rester au tapis, alors pour protéger la société de ce genre d'éléments, on les envoie à Dachau.

— Je ne peux pas faire ça, Schorsch – il y a le sang de Friesinger, sur ces billets. Comment veux-tu que j'accepte ? dit Erwin Schwarz en repoussant l'enveloppe.

— Tu ne peux plus te permettre d'avoir des scrupules, Erwin. Ces messieurs de l'aryanisation n'en ont pas eu, eux, quand ils ont tout pris au vieux Friesinger. Le temps presse – je ne pourrai bientôt plus rien faire pour vous. Il faut que je sauve ma peau, moi aussi ; tu crois que je serais ici si je ne devais pas tant à ton beau-père ?

Georg Schlattner se leva.

— Pour la dernière fois : il faut que vous partiez ! Friesinger avait soixante-dix ans, sa fille était malade, il était au bout du rouleau. Il n'avait plus le choix. Mais toi, ne laisse pas passer ta chance !

Erwin secoua la tête, sans un mot.

— Tu as vraiment perdu la raison, Erwin…

Georg Schlattner tourna les talons et quitta la pièce. Grete le suivit. Arrivé devant la porte de l'appartement, il se retourna.

— Gretel, je tiens à toi, tu le sais, si tu n'avais pas choisi Erwin, à l'époque… je t'aurais épousée tout de suite. Ç'aurait été plus intelligent. Enfin bon, c'est comme ça. Parle-lui. Il faut que vous partiez. Le vieux Friesinger, il n'en a plus besoin, de ces passages. Ce n'est pas seulement à cause de l'aryanisation qu'il s'est suicidé : son fils… il ne reviendra plus, on l'a envoyé en détention préventive à

Dachau, où ils l'ont battu à mort parce qu'il était juif. Personne n'ose rien dire, moi pas plus que les autres. Il faut que tu ailles à la Lloyd's pour tout faire mettre à vos noms, et ensuite à la mairie. Ça ne sera pas gratuit, évidemment, il n'y a que la mort qui ne coûte rien, mais il ne faut pas tarder, car le bateau n'attendra pas.

— Je ne sais pas, Schorsch… Erwin est tout de même membre de l'Association des chrétiens non aryens, tu ne crois pas qu'ils peuvent nous aider ?

— Dis-moi, Gretel, toi non plus, tu ne comprends pas ce que je dis ? Ton mari t'a fait perdre la tête ? L'association a été dissoute ! Et si demain on en crée une autre sous un autre nom, elle ne fera pas long feu ! Qu'ils soient baptisés catholiques ou protestants, les Juifs convertis auront beau dire qu'ils n'ont rien à voir avec le judaïsme, ça ne servira à rien. Je t'en supplie, Gretel, emmène les enfants et pars !

Sur ces paroles, il remit son chapeau, qu'il enfonça sur ses yeux avant de sortir dans la nuit.

Lorsque Grete revint dans la cuisine, son mari était toujours assis à table, les yeux perdus dans le vide. Elle s'assit en face de lui, prit ses mains et les serra dans les siennes.

— Erwin, je sais que tu n'as aucune envie d'entendre ça, mais nous devons partir. Regarde autour de toi – la ville étouffe sous les drapeaux à croix gammée. Depuis qu'Otto est maire, il ne cesse de chicaner les familles juives. Ses sbires et ses espions sont postés devant tous les magasins juifs de la ville. Peu importe leur taille ou leur ancienneté. Aussi bien devant Schocken sur la Neupfarrplatz que dans la Marxstraße, ou devant Manes dans la Goliathstraße. Et même quand ils n'y sont pas, les clients

n'osent plus entrer – il pourrait y en avoir un au coin de la rue qui les dénoncerait à la première occasion venue. Les dés sont pipés, nous n'avons aucune chance. Tu l'as entendu comme moi, les commerçants qui ont réussi à tenir malgré tous les bâtons qu'on leur a mis dans les roues, Hermann les prive de leur gagne-pain en leur extorquant leurs biens pour des sommes dérisoires.

— Gretel, je ne suis plus juif, je suis baptisé. Je ne veux plus rien avoir à faire avec tout ça, ni en tant que religion, ni en tant que peuple, ou je ne sais quoi. Je suis allemand. J'ai été soldat, je me suis battu pour mon pays. Ma place est ici, et nulle part ailleurs.

— Tu n'as pas besoin de me le dire, je le sais, mais tu crois vraiment que ça intéresse encore quelqu'un que tu aies reçu la croix de fer pour bravoure et services rendus pendant la guerre ? Ces gens-là s'en fichent complètement. Schorsch a raison, pour eux je ne suis qu'une putain qui s'est acoquinée avec un Juif. Pour ces frères de race, je fais honte à mon sang, et nos enfants sont des bâtards, donc des moins que rien.

Erwin retira ses mains.

— Notre pays ne se résume pas à ces gens. Mais on ne fait pas d'omelette sans casser d'œufs. Ce n'est pas après nous qu'ils en ont, mais après les Juifs de Pologne, et de Dieu sait où encore. Des orthodoxes, des sectaires, des gens avec qui nous n'avons rien en commun. Qui envahissent notre pays et refusent de s'adapter. Des gens sans scrupules qui ne pensent qu'à l'argent. Des spéculateurs qui se jettent sur nous comme des détrousseurs de cadavres pour nous saigner à blanc. Ce n'est pas

après nous qu'ils en ont, nous sommes des patriotes, nous sommes assimilés. Il faut que nous tenions le coup, ça va s'arranger.

— Mais qu'est-ce que tu racontes, Erwin ? Leur cible, c'est précisément les gens comme nous. Ça va s'arranger ? Qu'est-ce qui va s'arranger ? Pour le moment, tout va de mal en pis. Ce pauvre M. Friesinger et sa famille en sont la preuve ! Des braves gens. Qu'est-ce que tu attends ? Qu'on finisse par se jeter dans le fleuve nous aussi, parce qu'on n'aura plus d'autre choix ?

— Gretel, c'est un péché !

— Demain, j'irai à la Lloyd's, puis à la mairie. Je ferai mettre ces passages à nos noms, peu importe combien ça coûtera. Je trouverai bien l'argent. Je préfère aller à pied jusqu'à l'autre bout du monde que de rester ici plus longtemps.

— Gretel…

— Je suis allée voir mon ancienne professeur de piano aujourd'hui, et j'ai croisé un de ses voisins dans l'escalier, Hofstetter. Il est revenu. Il n'est pas juif, mais il a protesté, il s'est plaint de la manière dont on traitait les citoyens juifs dans cette ville, les socialistes, les démocrates, bref, tous ceux que ces bandits jugent différents. Il y a un peu moins de trois mois, ils l'ont emmené à Dachau, en détention préventive. Tu as déjà croisé le regard d'un de ceux qui en sont revenus ? Moi oui. Aujourd'hui. Il était vide. Je n'ai aucune envie que tu aies ce regard un jour.

— Tu mélanges tout. Hofstetter a toujours été un trublion.

— Ça m'est égal. Je ne veux pas voir mes enfants grandir dans un pays pareil. Où l'État les considère

comme des moins que rien. Et toi non plus, tu ne devrais pas accepter ça.

Sur ce, Grete se leva et disparut dans la chambre.

Pour Carl, les jours suivants furent synonymes d'attente interminable. Dans de longs couloirs repeints en blanc, sur des bancs de bois, devant des portes qui semblaient ne jamais vouloir s'ouvrir. À espérer qu'on laisse enfin entrer sa mère, pour ensuite désirer ardemment qu'elle revienne. Une attente interrompue par les escaliers qu'il leur fallait continuellement monter ou descendre pour se remettre à attendre stoïquement leur tour une fois arrivés devant le bon bureau. Parfois, les enfants avaient le droit de rester à la maison après l'école, ils étaient dispensés d'accompagner leur mère, mais ces jours-là aussi se résumaient à l'attente pénible et interminable de son retour.

À la maison, rien n'était plus comme avant. Les parents s'évitaient, ne s'adressaient la parole que lorsqu'ils ne pouvaient pas faire autrement. Même Ida, pourtant connue pour ses bavardages incessants, était étrangement taciturne, comme si un voile gris recouvrait tout. Carl ne comprenait pas ce qui avait pu arriver, et personne ne répondait à ses questions lorsqu'il s'aventurait à les poser.

Comme si cela ne suffisait pas, grand-père venait d'être hospitalisé. Grete lui avait assuré qu'il allait bien et qu'ils lui rendraient visite bientôt, mais Carl ne savait pas trop s'il pouvait la croire.

Il fut donc soulagé lorsque, le dimanche suivant, Grete annonça aux enfants qu'elle les emmenait au nouvel hôpital.

Ida ne cessa de pleurnicher pendant tout le trajet. Elle avait mal aux jambes, elle voulait faire une pause, ou se plaignait que ses chaussures lui faisaient mal aux pieds. Ils avaient dû s'arrêter un nombre incalculable de fois. Et Carl avait beau lui dire de se dépêcher, elle prenait tout son temps pour refaire ses lacets ou remonter ses bas de laine. Mais le pire, ce fut d'avoir à la tirer par le bras pendant presque tout le trajet.

Grete avançait d'un bon pas, comme si elle était seule. De temps en temps, lorsque la distance entre elle et les enfants devenait trop grande, elle s'arrêtait tout de même une seconde pour se retourner et leur crier de se dépêcher. Carl et Ida couraient alors pour la rattraper. Ida se plaignit à plusieurs reprises qu'ils n'aient pas pris le tramway. Les réponses de la mère étaient aussi variées que les lamentations de la fille : "Ça coûte trop cher", "Il fait si beau aujourd'hui, bouger un peu ne nous fera pas de mal", ou encore, celle qui déplut le plus à Ida : "Sois contente d'avoir des jambes en bonne santé." Ida répliqua qu'elle ne voyait pas pourquoi elle devrait être contente : après une marche comme celle-là, c'en serait fini de la bonne santé de ses jambes.

Lorsqu'elle se rendit compte que ses pleurnicheries ne servaient à rien, Ida eut l'idée de se pencher en avant et de s'appuyer sur ses genoux, théâtralement, prétextant un point de côté. Mais Grete vit clair dans son jeu et poursuivit son chemin, et Carl dut se remettre à traîner derrière lui sa geignarde de sœur.

Ils arrivèrent à l'hôpital au bout de ce qui lui parut une petite éternité.

Gustav Haubner faisait chambre commune avec un certain nombre d'autres patients. Son lit était

au fond de la salle. Carl, qui s'était tant réjoui de cette visite, s'avança timidement entre les lits des autres malades et leurs visiteurs. Cette pièce l'oppressait autant que l'attente des derniers jours lui avait pesé. Ça sentait la maladie et la mort ici, du moins, c'est cette odeur-là que Carl leur associait. Gustav Haubner avait les bras croisés sur sa couverture. Il était pâle et avait l'air fatigué. Carl ne se sentait pas bien, et chaque pas dans cette pièce renforçait cette sensation de malaise.

Tout le contraire d'Ida. Elle qui n'avait cessé de pleurnicher et de se plaindre pendant tout le trajet se précipita vers le lit de son grand-père et, avant que sa mère ait pu l'en empêcher, s'assit dessus.

— Ida, il n'y a pas de place, c'est interdit.

— Laisse, Grete.

La voix de grand-père était plus faible que dans le souvenir de Carl.

— Bon, mais alors, mets-toi plutôt au pied du lit, sinon tu gênes grand-père.

Ida se poussa un peu.

Carl était resté debout, et de voir son grand-père comme ça, avec l'atmosphère de la chambre… il se sentit soudain pris de vertige.

— Grete, regarde le petit. Tu ne te sens pas bien, gamin ?

Carl voulut répondre, mais aucun son ne sortit de sa bouche, alors il essaya de hocher la tête, mais ses jambes se dérobèrent sous lui.

Lorsqu'il reprit connaissance, il était allongé sur un banc dans le couloir. Sa mère, assise à côté de lui, lui tenait la main.

— Ça va mieux ?

— Oui.

— Tu nous as fait peur, dit Grete en souriant à son fils. Je peux retourner voir grand-père ? Ida va rester avec toi, je reviens tout de suite.

Carl acquiesça.

Il resta allongé sur le banc, sa sœur assise à côté de lui. Cette fois encore, ils devaient attendre. Ida balançait ses jambes, se penchait en avant, en arrière. Carl fixait le plafond, espérant que cette visite à l'hôpital serait bientôt terminée. Des visiteurs passaient, des nonnes en habit blanc longeaient les couloirs d'un pas pressé, gratifiant les deux enfants d'un regard méfiant. Laissant Carl sur son banc, Ida se mit à faire des allers-retours dans le couloir en marchant uniquement sur les dalles noires. Lorsqu'elle arrivait au bout d'une rangée, elle sautait à la suivante, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'elle ait marché sur chacune d'entre elles. Quand elle eut terminé, elle s'approcha de la fenêtre et regarda dehors.

— Carl, regarde, ça donne sur le jardin.

— Je n'ai pas envie, Ida. Maman a dit qu'on devait l'attendre ici.

— Tu es vraiment le frère le plus ennuyeux du monde.

Ida lui tourna le dos et continua un moment à s'écraser le nez contre la vitre jusqu'à ce qu'elle en ait marre et revienne s'asseoir avec lui sur le banc. Grete réapparut juste avant la fin des visites. Grand-père l'accompagnait.

Il avait enfilé sa robe de chambre rayée et fit quelques pas avec elle.

— Ça me fait du bien, de bouger un peu, je vous accompagne jusqu'à l'escalier. Les visites seront bientôt terminées.